Traces et tracés des itinéraires du mont Blanc : une approche par l'itinérance

Pierre de Potestad

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rga/7437>

DOI : 10.4000/rga.7437

ISSN : 1760-7426

Traduction(s) :

Tracks and Traces of Mont Blanc's Itineraries: an Approach Through Wayfaring - URL : <https://journals.openedition.org/rga/7492> [en]

Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Référence électronique

Pierre de Potestad, « Traces et tracés des itinéraires du mont Blanc : une approche par l'itinérance », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 108-3 | 2020, mis en ligne le 14 janvier 2021, consulté le 08 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rga/7437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rga.7437>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Traces et tracés des itinéraires du mont Blanc : une approche par l'itinérance

Pierre de Potestad

- 1 L'entrée dans la haute montagne glaciaire laisse une trace du passage, signe du parcours à travers cet environnement défini par une couverture neigeuse permanente et un dynamisme morphologique (Lliboutry, 1965). Suite d'empreintes reconnue comme la ligne directrice qui facilite le cheminement à la surface neigeuse, la trace est la médiation pratique à travers un milieu en cours de reconnaissance. Son caractère interprétatif, dans son élaboration comme dans son suivi, en fait le signe d'une itinérance en tant qu'engagement dans un parcours et un milieu incertains (Kirschner, 2017). « Faire la trace », c'est faire correspondre une recherche sensible et personnelle aux conditions du terrain et produire une information géographique éphémère. Présente dans le discours et représentée dès les premiers exemples d'ascensions, elle reste pertinente dans le contexte contemporain.
- 2 La sémiotique de la trace, produit de l'attention qui lui est portée (Eco, 1978), révèle le rapport avec le milieu dans une intelligence du cheminement. Laisser une trace engage une transmission, un déchiffrement fondé sur une culture partagée. Son signe nécessite d'être interprété et mis en récit pour être signifiant (Gagnol *et al.*, 2018).
- 3 Les tracés sur des cartes figurant les itinéraires reproduisent les traces du passage en tant que récits d'exploration, commémoratif ou propositionnel (Morcrette, 2016). Dans la sémiologie du tracé transparaît la correspondance avec les conditions qui dirigent l'itinérance en haute montagne à chaque époque. Au-delà de la fixation d'un itinéraire sur une projection cartographique, l'évolution de son figuré ainsi que des fonds de cartes font écho aux transformations de la pratique de ces parcours glaciaires.
- 4 C'est en tant que signes dans les récits d'ascension et que récits dans les représentations graphiques que nous aborderons donc respectivement traces et tracés pour faire émerger la tension qui les unit.

- 5 Cette étude propose une historiographie de la trace nourrie de l'évolution de la représentation du tracé de l'itinéraire normal du mont Blanc depuis sa première ascension. Ont été retenus les dessins, les gravures et les cartes où apparaissent des changements significatifs dans l'itinéraire ou dans sa représentation. Elle est complétée par l'occurrence de la trace dans les récits, et son acceptation actuelle dans le discours de professionnels : guides, gardiens de refuges, interrogés lors d'entretiens semi-directifs.
- 6 La spécificité de la haute montagne glacière, outre sa couverture neigeuse, est liée à l'effet de la pente qui barre l'horizon du regard et contraint à une réactualisation fréquente du cheminement projeté, en concordance avec la raideur et l'état du terrain¹.
- 7 Dans cette approche d'un territoire du vide (Corbin, 1988), nous verrons d'abord comment la trace fonde un rapport efficace dans l'ascension, puis comment les tracés des itinéraires en diffusent la logique exploratoire et commémorative, mettant en scène la haute montagne.
- 8 Avec le développement d'un savoir expert sur le milieu de haute montagne, les alpinistes prétendent s'émanciper du savoir vernaculaire des guides et ainsi diriger leur propre pratique itinérante. C'est l'objet d'une troisième partie de cet article, fondée sur les récits des alpinistes et sur les cartes produites à partir du milieu du XIX^e siècle, qui font figure de propositions de tracés.
- 9 Le rapport contemporain à la trace est complexifié par la multiplication des pratiques et des pratiquants. C'est une approche critique qu'apporte enfin l'examen des représentations actuelles de l'itinéraire du mont Blanc, dont le figuré disparaît pour laisser place aux incertitudes de la progression.

Les premières traces d'exploration : se mesurer à la haute montagne glacière

- 10 La vue des neiges éternelles a attiré les premiers touristes dans les vallées alpines. À partir de Genève, cette curiosité naturelle motiva un détour du « Grand Tour » qui matérialisait le premier circuit touristique moderne. L'approche des hautes montagnes participait de cette volonté d'« être au monde » (Falaix et Corneloup, 2017). Savants, explorateurs, ils quantifièrent leurs caractéristiques physiques, objectivant ainsi les caractères propres des hautes montagnes (Debarbieux et Rudaz, 2010). Les autochtones furent engagés comme guides, et leurs usages pastoraux ou de chasse employés pour l'approche touristique des glaciers. À l'exemple des animaux alpestres, modèles d'une progression aisée, qu'ils traquent et dont ils pistent le parcours, les chasseurs et les cristalliers sont alors perçus comme des êtres à part, associés à l'espace marginal de la haute montagne (Debarbieux, 1988). Il aura fallu une rationalité territorialisante exogène (Debarbieux, 2001) pour justifier de la recherche d'un passage parmi les glaciers jusqu'au sommet du mont Blanc, en la personne d'un savant genevois de 27 ans, H. B. de Saussure, qui propose en 1767 une bourse de l'Académie des sciences de Genève à qui en ouvrira la route.
- 11 Le pas prend ainsi le relais du regard jusqu'aux sommets, hauts lieux de la focalisation et de la subversion touristique (MIT, 2002). Lors de l'ascension des surfaces glaciaires, la trace prend un sens dans les récits de voyage. Produit du passage d'un corps en mouvement (Gagnol *et al.*, 2018), la trace est une ablation, comme Deluc et Dentand en

rendent compte en 1776 lors de la première ascension du sommet glaciaire du mont Buet, le point culminant du massif du Giffre : « Sans notre guide, nous ne serions jamais montés jusqu'au sommet : nous n'étions pas chaussés pour une telle entreprise. Mais lui, avec des souliers, dont les semelles très épaisses et très dures étaient couvertes de clous, frappait fortement la neige avec le côté du soulier, en montant de biais. Il faisait ainsi dans la croute de petits enfoncements qui le soutenaient, et par lesquels nous montions après lui, en nous soutenant avec nos bâtons ». Le partage immédiat de ces empreintes leur confère une exemplarité pratique, bien qu'éphémère, remise en cause par la fonte ou l'accumulation de la couche neigeuse à la surface du glacier. La valeur de la trace doit donc être réactualisée à chaque passage, dans un rapport interprétatif au terrain qui rappelle l'engagement dans l'itinérance (Kirschner, 2017). La conduite adaptative dans un contexte incertain rend compte de la mobilisation d'une connaissance fondée sur l'interaction avec la variabilité du terrain (Hutchins, 2018). Elle renvoie à l'idée de la ligne comme mouvement (Ingold, 2013), inséparable de l'ontologie de l'expérience géographique.

- 12 Après 20 ans d'errements sur ses flancs nord et ouest, la voie du mont Blanc est trouvée en août 1786. H. B. de Saussure s'y fera guider l'été suivant. Dans le « premier récit de course » (Amy, 2008), Saussure incarne une double étrangeté dans sa position : la distance physique qui sépare le savant genevois des hautes montagnes du Faucigny, qu'il a franchie, mais aussi la distance socio-culturelle entre son expérience et celle des guides qu'il a embauchés pour trouver la route du sommet et l'y précéder, afin « d'aplanir la route ». En « mettant ses pas dans ceux du précédent », il abolit la distance qui les sépare et affirme son influence déterminante sur la territorialité des Chamoniards (Debarbieux, 1988). M. Beaufoy, qui le suit six jours plus tard « dans ses traces », active la répétition de ce nouvel usage. Paccard dira de lui : « il a marché comme un guide » (cité in Engel, 1939). Il y a consubstantiation entre le milieu et les autochtones devenus guides, inventeurs des itinéraires (de Bellefon, 2003), puis entre les guides et les clients, pour peu qu'ils se conforment à leurs gestes. A partir de la trace partagée se constitue une culture ancrée dans l'univers référentiel de la pratique de l'alpinisme (Bourdeau, 2006).
- 13 En substituant à la logique touristique de la destination celle du cheminement nécessaire à l'atteindre (Berthelot *et al.*, 2008), l'itinérance devient une forme de territorialisation et donne sa mesure au territoire traversé et ainsi incorporé.

De la trace au tracé, figuré exemplaire de l'engagement en haute montagne

- 14 Pour retrouver la valeur d'exploration liée à l'ouverture de cette voie, on a le témoignage qui en est donné par le croquis de Gersdorf effectué lors de la première ascension par J. Balmat et M. G. Paccard le 8 août 1786. Afin d'accompagner son témoignage écrit, il retranscrit à l'intention de Saussure les traces de l'ascension visibles à la lunette le lendemain. Elles sont figurées par un trait plus épais, difficile à distinguer des surfaces glaciaires dessinées avec une rapide fluidité.
- 15 Un autre croquis est dessiné par un de ses acteurs, M.G. Paccard, et réalisé en 1823, soit 37 ans après cette ascension. Ses contours semblent calqués sur celui de Gersdorf, pris du même point de vue depuis le Brévent, ainsi que le trait de la trace observée à la

lunette. Par contre, l'itinéraire complet est figuré de manière bien plus subjective, dans sa ligne directrice comme dans ses bifurcations. Paccard revendique une « stratégie hodologique » (Gagnol, 2013) pour atteindre le sommet à travers une surface inconnue, tandis que dans ses annotations il exprime les « traces d'incertitude » (Morcrette, 2016) propres à une carte d'itinéraire exploratoire. Ainsi, il envisage déjà plusieurs passages, dont l'un fut comme on le verra pratiqué par les guides de Fellows en 1827 et l'autre à la descente par l'équipée de Hudson en 1855.

Figure 1 : Baron de Gersdorf, *Croquis de la trace de l'ascension du Mont Blanc*, 9 août 1786

Baron de Gersdorf, *croquis de la trace de l'ascension du Mont Blanc*, 9 août 1786, tiré de E.H. Stevens, 1929, *Paccard's lost narrative*. cliché Jacques Perret

Figure 2 : Michel Gabriel Paccard, *Croquis de l'itinéraire de l'ascension du Mont Blanc suivi le 8 août 1786, 1823*

Michel Gabriel Paccard, croquis de l'itinéraire d'ascension du Mont Blanc suivi le 8 août 1786, joint à une lettre envoyée à Johann Gottfried Ebel, 1823. © Archives d'Etat du Canton de Zurich

a a a a traces dans la neige prises à la lunette le lendemain de ma 1^{re} ascension au mont Blanc en 1786
 M crevasse du plus d'une fois de largeur couverte d'un pont de neige que parcouraient les bâtons
 M crevasse dangereuse au pied du Dôme
 X X X les routes que j'ai tracées sur ce plan avant ma première ascension, sauf à me décider sur les lieux où j'ai vu les 2 jaunes à peu près impraticables, surtout celle qui est à droite que Balmat voulait suivre

- 16 Les premières représentations officielles de la « route pour atteindre le sommet du Mont Blanc » sont commandées par son instigateur.
- 17 M. T. Bourrit en fait une peinture, gravée pour l'édition du tome IV des *Voyages dans les Alpes* de Saussure en 1796, dans lequel est relatée son ascension. Dans une vue en perspective depuis le fond de la vallée de Chamouni, la surface glaciaire de la face nord du mont Blanc ressort dans les éléments du paysage. La trace laissée par Saussure et ses 17 guides y est représentée. C'est une ligne pointillée, sur laquelle sont marqués les deux points de bivouacs de la montée, au sommet de la montagne de la Côte et sur le Grand Plateau, jalons de l'itinérance de trois jours dans un paysage qu'on embrasse d'un seul regard, comme le personnage au premier plan. La précision quant aux circonstances de l'ascension renvoie à son récit, sous forme graphique. Les ondulations marquées de l'itinéraire rendent bien compte de la sinuosité du passage entre les grandes crevasses du Petit Plateau puis des Grandes Montées. Dans la dernière pente sous le sommet, les traversées seraient révélatrices de la fatigue des marcheurs, exprimée dans le récit de Saussure, due à l'altitude et à la raideur. L'objectif de cette gravure est d'authentifier l'ascension dans son inscription spatiale, d'en offrir une preuve. La légende indique bien l'itinéraire au passé, par lequel « on a atteint la cime du Mont-Blanc ». Cette représentation en perspective peut donc être vue comme une carte d'itinéraire d'un type commémoratif (Morcrette, 2016), où la rhétorique de l'image suppose une vision d'un espace parcouru, donc maîtrisé.

Figure 3 : Marc Théodore Bourrit, *Vue du Mont-Blanc et de la route par laquelle on a atteint sa Cime*, 1796

- 18 Un plan-relief du massif est commandé par Saussure à C. Exchaquet, qui inspire une gravure tirée à part en 1790, dont le sous-titre précise « on a indiqué la route qu'a tenue au mois d'Août 1787 Mr le Professeur de Saussure, célèbre physicien de Genève pour parvenir à la fameuse cime du Mont Blanc, qui peu auparavant avait été regardée comme inaccessible ». Il s'agit donc bien en premier lieu de fournir un support au récit de cette ascension historique, qui change le statut de la haute montagne. Depuis une perspective aérienne oblique, qui fait d'autant mieux ressortir la suprématie du mont Blanc, la ligne de l'ascension paraît presque verticale, marquée par des ondulations homogènes qui rendent compte des détours servant à réduire la pente par un cheminement en zigzags. Si des zones de séracs se distinguent de zones de plateaux sur les surfaces glaciaires, aucune traversée de la ligne d'ascension ne semble indiquer la présence de crevasses transversales. Le milieu glaciaire, bien que représenté fidèlement dans l'englacement des montagnes, sert ici de support à un itinéraire sans qu'il y ait de correspondance avec sa morphologie ni aux contraintes qu'elle oppose au cheminement. La gravure mentionne également la tentative infructueuse par l'arête du Goulet, planifiée par Saussure, dont le tracé est reporté jusqu'au point où la raideur et le vent ont eu raison du courage des montagnards chargés d'ouvrir la marche, qui n'avaient alors pour se soutenir que l'appui limité du bâton et des souliers ferrés.

Figure 4 : Karl Ludwig Zehender, *Vue perspective de la vallée de Chamouni, du Mont Blanc et des montagnes adjacentes dans le Haut Faucigny en Savoie, 1790* (détail)

Karl Ludwig Zehender, *Vue perspective de la vallée de Chamouni, du Mont Blanc et des montagnes adjacentes dans le Haut-Faucigny en Savoie, 1790* (détail)

© Collection Musée Alpin, Chamonix-Mont-Blanc

Légende de Berthoud van Berchem frère de L'explication des rochers de l'édifice illuminée qui représente la vallée de Chamouni, le Mont-Blanc, et les montagnes adjacentes, exécutée d'après le relief de M. Eschapey, 1791 (les altitudes indiquées sont celles relevées par H.B. de Saussure)

11 Pierre ronde, cabane de M. de Saussure et route qu'il tenta en 1786

18 Aiguille du Goûte. On y voit les arêtes escarpées que M. de Saussure gravit avec tout de pain en 1795 à la hauteur de 1535 toises

19 Cime de cette Aiguille et route par où l'on a tenté, mais sans succès, de parvenir au Mont-Blanc

23 Montagne de la Côte

24 Cime de cette montagne où M. de Saussure passa la 1ère nuit en montant au Mont-Blanc en 1797 (1519 toises)

25 Passage du Glacier pour monter au Mont-Blanc

26 Dôme de l'Aiguille du Goûte (2130 toises)

27 Plaine de neige où M. de Saussure passa la deuxième nuit (1895 toises)

28 Cime du Mont-Blanc (2460 toises)

- 19 Ces premières représentations fixent la trace comme itinéraire et dessinent le récit d'une itinérance propre à instituer un précédent dans l'histoire de la haute montagne, et du mont Blanc en particulier. Ces gravures soutiennent l'exemplarité de cet itinéraire, « proposé pour être suivi » (Morcrette, 2016). Elles ne présagent cependant pas des conditions de l'ascension dont seule la possibilité est prouvée par sa représentation. C'est un appel à l'engagement physique des touristes et des savants, sous la conduite des guides nouvellement institués, seuls jugés capables de reproduire cette ligne directrice sur le terrain.

La trace signe d'une itinérance potentielle fondée sur une relation intime au milieu

- 20 Le partage de la trace réduit l'incertitude liée à l'engagement dans un milieu chargé d'étrangeté. Dans l'*Ascension du docteur Edmund Clark et du capitaine Markham Sherwill à la première sommité du mont Blanc, les 25, 26 et 27 août 1825*, l'auteur du récit indique s'« être plu un moment à reconnaître les traces que nous avions laissées sur la neige, et dont la direction très irrégulière, formait une espèce de zigzag, qui ne donnait pas du tout l'idée de neuf personnes se frayant un chemin dans ce vaste désert, mais bien celle d'un homme isolé, d'un promeneur solitaire, s'égarant à plaisir, et errant au hasard. » C'est pourtant bien un tracé choisi qui est observé, défini par l'interprétation du terrain et la volonté de progresser de la manière la plus sûre et efficace, supposant « l'espace en situation de mobilité et le corps embarqué dans le récit » (Gagnol *et al.*, 2018). La trace donne ici bien l'image d'une suite d'empreintes facilitant la progression en tassant la neige. En manifestant son plaisir visuel et kinesthésique, Sherwill rend compte d'une

forme d'itinérance récréative propre à l'alpinisme, faite de la recherche du passage dans un milieu dynamique, en convoquant une connaissance sensible de l'environnement dans laquelle se joue une écologie corporelle (Andrieu et Sirost, 2014).

- 21 Lors de l'ascension de C. Fellows en 1827, les conditions avalancheuses observées par les guides, et la crainte encore récente de l'accident de la caravane du Dr Hamel en 1820 dans le tronçon des Rochers Rouges, leur font décider de passer en contrebas par le Corridor qui mène au col de la Brenva. Cela sera dès lors la principale voie suivie par les caravanes de la Compagnie des Guides de Chamonix fondée en 1821 après l'accident qui coûta la vie à quatre d'entre eux dans l'ancien passage.
- 22 Cet itinéraire est reproduit sur une vue du mont Blanc prise depuis le Brévent avec une *camera obscura*, qui offre une vision proportionnée de la montagne. Le tracé s'engage désormais sur la rive droite du glacier des Bossons par le Pas de l'Échelle. Il traverse le Plan Glacier en direction de la Jonction, dans une zone dont les ombrages rendent compte de l'irrégularité. La ligne d'ascension contourne une large crevasse transversale pour revenir vers le rocher des Grands Mulets qui fait office de halte pour la nuit. La progression est ensuite bien définie par portions de longues traversées entre les crevasses et de brefs ressauts entre les plateaux. Après le Corridor, la ligne finale est rectiligne au-dessus des Rochers Rouges.
- 23 La simplicité de ce trait rend compte d'une plus grande adéquation entre la pratique et la représentation. Cette ascension a emprunté un nouveau passage et signifie ainsi une nouvelle fois le caractère interprétatif et circonstancié de cette itinérance vers le mont Blanc. L'ancien passage est cependant indiqué du côté du col du Goûter, alors qu'il aurait dû figurer au-dessus des Rochers Rouges à partir du Grand Plateau. Le récit graphique de ce nouvel itinéraire, rédigé sur le mode propositionnel, marginalise l'ancien au point de le dérouter.

Figure 5 : Charles Fellows, *Mont Blanc from the Breven*, 1827

- 24 La recherche d'itinéraires se poursuit avec l'émancipation des alpinistes des guides dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (Debarbieux, 2001). Des pratiquants étrangers, mais aguerris au milieu glaciaire, affirment l'objectivation des compétences nécessaires à l'engagement en haute montagne. Le passage du savoir vernaculaire des guides à un savoir expert fait d'une connaissance intime du milieu glaciaire nourrit ainsi les ambitions exploratoires d'autres voies, alors que la ligne d'ascension du mont Blanc est imposée par la Compagnie des Guides de Chamonix. Dans cette considération sur l'itinéraire se joue le paradoxe entre la compétence prêtée aux autochtones, qui se satisfont de conduire les ascensionnistes par une voie instituée, routinière, et les alpinistes étrangers désormais lassés d'un cheminement balisé par l'habitude, qui désirent explorer plus complètement les possibilités de parcours de la haute montagne. « Il est étrange que tant d'années aient passé sans qu'on ait sérieusement tenté d'escalader cette superbe montagne par des routes différentes ; il est sûrement plus intéressant d'explorer et de découvrir quelque nouvel itinéraire que de suivre éternellement la même trace bien connue. En fait les paysans ne voient pas ce qu'ils pourraient gagner à sacrifier pour cet idéal quelques-unes des plus belles journées de travail de l'année ; quant à nos propres compatriotes et aux alpinistes des autres pays, ils séjournent trop peu longtemps en montagne pour y acquérir l'expérience des glaciers sans laquelle on ne peut tenter d'y tracer des voies nouvelles » écrivent Hudson et Kennedy dans *Où il y a une volonté il y a un chemin*, paru en 1856.
- 25 Les alpinistes britanniques ont bien incorporé le savoir sur le milieu spécifique que constitue la haute montagne glaciaire, en projetant le cheminement à suivre et en appliquant une stratégie hodologique dans leur progression : « Il me parut raisonnable d'effectuer un examen approfondi de l'itinéraire, afin de ne dépendre de personne [...]

et après avoir observé attentivement les divers obstacles probables, je jalonnai des yeux la ligne de marche qui me semblait globalement la plus favorable ».

- 26 Dans un premier temps, l'équipée de Hudson s'engage par le versant sud du massif en imitant la tentative de guides de Courmayeur du 31 juillet 1855. Elle recule face au mauvais temps sur le mont Blanc du Tacul. Finalement, un passage est trouvé depuis Saint Gervais, en construisant une cabane sur l'Aiguille du Goûter, mais il rejoint le Grand Plateau et l'itinéraire du Corridor à partir du col du Dôme faute de réussir à parcourir l'arête dans le vent.
- 27 La carte jointe à ce récit isole le bassin glaciaire des Bossons. Pour la première fois elle indique trois itinéraires pratiqués, comprenant la descente par les Grands Mulets vers la vallée de Chamonix. Celui qui monte au-delà du Tacul est figuré en tiretés. Il signale la possibilité d'une ligne. Les itinéraires en traversée vers le mont Blanc depuis le col du Midi et le col du Dôme ne seront respectivement accomplis qu'en 1863 et en 1861.

Figure 6 : Charles Hudson, E. S. Kennedy, *Map showing three routes to the summit of Mont Blanc*, 1856

Charles Hudson, E. S. Kennedy, *Map showing three routes to the summit of Mont Blanc, as taken by a small party of Englishmen in the Summer of 1855*, tiré de *Where there's a will, there's a way : an ascent of Mont Blanc by a new route and without guides*, Londres, 1856.

- 28 Les progrès dans les techniques de relevés topographiques permettent l'établissement de cartes nouvelles qui supplantent les représentations artistiques dans la pratique de la haute montagne.
- 29 Avec l'incorporation de la Savoie à la France en 1860, le caractère frontalier du massif justifie sa cartographie rigoureuse. Le capitaine Mieulet est ainsi dépêché en 1863, et ses observations serviront également à l'Anglais Adams-Reilly qui dresse une carte pour le compte de l'Alpine Club. Éditées la même année, en 1865, ces deux cartes présentent pour la première fois les itinéraires d'ascension du mont Blanc par le bassin glaciaire des Bossons ainsi que par les arêtes. Les courbes de niveau figurées sur les surfaces glaciaires de la carte de Mieulet aident à bien percevoir l'alternance de replats et de

pentes, à laquelle la ligne d'ascension fait correspondre traits rectilignes ou en zigzags. Cette carte rend compte le plus précisément possible de l'éventualité des passages des « chemins du Mont Blanc » du versant français, le seul alors pratiqué.

Figure 7 : Ministère de la guerre, *Massif du Mont Blanc* levé par M. Mieulet capitaine d'État Major, 1865 (détail)

- 30 Les itinéraires se rapprochent désormais du « fait historique total » de la voie d'alpinisme (Vallot, 1999), qui associe la personnalité des auteurs, l'identité du lieu et les techniques employées. Les nouvelles voies passant par les arêtes ont été permises grâce à l'usage des premiers crampons inventés par les Britanniques. En multipliant les possibilités de tracer des lignes de progression en montagne, les développements techniques nourrissent la transformation du rapport à l'itinérance.
- 31 La photographie apporte également un éclairage différent sur la trace, en la reproduisant sur des instantanés pris en haute montagne. Ainsi, A. R. Bisson documente l'ascension du mont Blanc en 1862 et offre une vue de la trace de montée anguleuse, piétinée par celles de la descente. E. Whymper, en 1895, en donne une échelle démesurée par le gigantisme du glacier des Bossons à la Jonction.

Figure 8 : Auguste-Rosalie Bisson, *Vue prise lors de l'ascension du mont Blanc, 1862*

Auguste-Rosalie BISSON, *vue prise lors de l'ascension du mont Blanc, 1862*
tiré de Jacques Perret, Michel Jullien, *Mont-Blanc : premières ascensions, 1770-1904*, Editions du Mont-Blanc, 2019

Figure 9 : Edward Whymper, *Vue du Glacier des Bossons, 1895*

Edward Whymper, *vue du Glacier des Bossons, 1895*
tiré de Peter Berg, *Whymper photographie : conférence à la lanterne magique*, Editions du Mont-Blanc, 2012

- 32 Dans cette nouvelle approche des dimensions de la montagne (Amy, 2008), se joue une forme d'engagement irréversible des capacités de l'alpiniste à s'y mesurer (Ghersén,

2016). C'est une itinérance assumée, comme l'exprime A. Mummery en 1895 : « La joie et le plaisir de ce sport dérivent surtout de l'incertitude et des difficultés même que la vraie fonction d'un tel guide est précisément d'éliminer. [...] Le vrai montagnard est un vagabond, et par vagabond je n'entends pas un homme qui dépense tout son temps à parcourir la montagne de-ci de-là sur les mêmes traces que ses prédécesseurs. » (cité in Ghersen, 2016) Contrairement aux guides qui en ont fait un métier saisonnier, Mummery apparente sa pratique à un sport, engageant ainsi l'idée de règles transposables en différents lieux par les alpinistes, qui dans cet « âge d'or » vont multiplier, sinon épuiser, les possibilités de parcours.

Traces et tracés contemporains, affirmation du décalage entre la pratique et la représentation

- 33 Avec l'arpentage d'un nombre d'itinéraires de plus en plus importants et exigeants techniquement et physiquement — dans le guide Vallot de 1951, 64 itinéraires du mont Blanc sont cités — l'engagement propre aux voies normales est reconsidéré. Pourtant, c'est toujours la trace qui dirige le parcours sur le terrain glaciaire, et ses formes se sont multipliées avec la diversification des pratiques d'alpinisme et le développement de l'usage de skis et du piolet-traction.
- 34 L'itinéraire historique qui mène au mont Blanc est aujourd'hui fréquenté principalement par des skieurs de randonnée. La voie normale d'ascension s'est transposée sur l'arête du Goûter depuis Saint-Gervais, que l'itinéraire des Bossons rejoint au col du Dôme.
- 35 Les cartes de l'IGN ont évacué les tracés d'alpinisme, et celui du mont Blanc sur les cartes Top 25 n'est reporté qu'en tant qu'« itinéraire à ski » comportant des « passages délicats ». Sur ces cartes, la seule voie indiquée vers le sommet est donc à nouveau celle des Grands Mulets. Elle fait l'objet d'un figuré de longs tirets rendant compte assez lâchement de la progression dans un contexte glaciaire dont la représentation s'est précisée grâce aux ombrages, aux figurés des accidents du terrain glaciaire (crevasses, zones de séracs) et à la précision des courbes de niveau d'équidistance 10 m. Alors qu'au XIX^e siècle le tracé rendait compte du relief par ses ondulations, il renvoie ici à l'expérience du terrain. Dans les « passages délicats », le figuré est pointillé, lui donnant davantage de continuité tout en invitant à la prudence. Une variante est ainsi indiquée le long de l'arête Nord du dôme du Goûter. Le figuré s'arrête cependant brusquement au niveau du « refuge Vallot », où les skieurs-alpinistes déchaussent leurs skis pour finir l'ascension à pied. L'arête des Bosses est donc laissée à l'appréciation des pratiquants sur près de 500 m de dénivellation jusqu'au sommet.

[illegible]

- Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine, 108-3 | 2020

circonstanciellées. Lors du téléchargement d'une trace, le site *VisuGPX* prévient qu'elle est « fournie sans aucune garantie », et enjoint à « ne pas la suivre aveuglément ».

Figure 11 : Traces GPS de l'itinéraire du mont Blanc par les Grands Mulets, consultées le 2 mars 2020

- 39 La carte est devenue un objet de circonspection, alors même que sa précision renvoie à l'objectivation d'une représentation fidèle du terrain. C'est que les incertitudes liées aux péripéties de l'itinérance en haute montagne conduisent sa ligne directrice à « disparaître dans un espace sans trace » ou à dériver (Cosgrove, 1999). Sur les cartes éditées par l'Office du Tourisme de Chamonix à l'intention des randonneurs, une disjonction est opérée à l'entrée du milieu glaciaire, considéré comme un « espace de haute montagne » alors que la langue de la Mer de Glace se situe en dessous de la Ligne d'Équilibre Glaciaire, où l'ablation l'emporte sur l'accumulation de neige. La sémiologie des tracés rend compte d'un rapport au milieu de haute montagne fortement marqué par les effets du changement climatique sur la pratique de l'alpinisme, comme le montrent les variations des accès à la Mer de Glace ainsi qu'au sentier-balcon qui la surplombe (Mourey, 2019). Leurs lignes sont partiellement effacées sur les surfaces glaciaires afin de renvoyer à l'interprétation circonstanciée du terrain, et de décourager des pratiquants qui ne seraient pas sûrs de leur « sens de l'itinéraire » (Trommsdorf, 2011). On retrouve cette volonté sur la carte Top 25 de l'IGN au niveau de la Mer de Glace, avec le figuré pointillé de « passage délicat » lâchement écarté par endroits.

Figure 12 : Office du tourisme, vallée de Chamonix-Mont-Blanc, *Sentiers du Mont-Blanc*, 2015 et 2018 (détail)

Office du tourisme, vallée de Chamonix-Mont-Blanc, *Sentiers du Mont-Blanc*, 2015 et 2018 (détail)

Figure 13 : IGN, carte TOP 25 3630 OT, *Chamonix-Mont-Blanc*, 2017 (détail)

- 40 La possibilité de faire la trace ou de la corriger est un acte essentiel de la mise en jeu de son identité dans l'itinérance en haute montagne. Elle s'exprime largement avec la

recherche de performance dans l'ouverture de voies, d'itinéraires mixtes ou réalisés dans des conditions spécifiques comme l'hivernale, ou dans la pratique d'itinéraires hors-pistes à ski qui sont autant de recherches d'individualisation du rapport à l'espace accessible par gravité, dans une « gesticulation [...] qui construit une itinérance analogique dans l'action » (Corneloup, 2008).

- 41 Une réhabilitation du corps a lieu dans cette relation à l'impermanence, à l'indéfini du tracé incertain. L'éthique « Leave no trace » / « Sans trace »² participe à la valorisation de l'absence de repères produits par le passage humain. La dimension éphémère et l'autonomie nécessaire à l'adaptation aux conditions du terrain vont de pair pour restituer à la trace son caractère labile et refuser le marquage d'un tracé, sur le terrain comme sur les cartes. La ligne nécessairement fluide du cheminement effectif, en correspondance avec le dynamisme morphologique de l'émissaire glaciaire, renvoie à la créativité à l'œuvre dans la conduite d'une itinérance (Kirschner, 2017).

Conclusion

- 42 Aide au cheminement, signe du savoir vernaculaire puis expert de la progression, mesure d'une stratégie hodologique, la trace est versatile tout en engageant un rapport itinérant en haute montagne glaciaire. Sa dimension éphémère en préserve la valeur interprétative, circonstancielle. La tension qui s'opère avec la représentation des tracés des itinéraires rend bien compte de la transformation des conditions de l'engagement sur la voie normale du mont Blanc. Dans les dimensions exploratoire, commémorative et propositionnelle des tracés figure un décalage avec l'intelligence du cheminement à l'œuvre dans la pratique et partagée dans la trace. L'effacement sélectif et récent de leur figuré sur les cartes renvoie à la valeur individuelle de l'engagement et de ses choix. La créativité de cette improvisation en interaction avec le milieu correspond à la valeur existentielle de la ligne. Elle se double d'une forme dématérialisée dans l'usage de traces GPS, qui sont autant de mémoires individuelles, détachées de leur support par une médiation technologique, et cependant révélatrices de l'inscription du corps dans l'espace de la haute montagne glaciaire. Par le décalage avec son tracé sur les cartes, l'élaboration de la trace devient finalement l'enjeu d'un réenchantement de l'approche de la haute montagne, dans un rapport créatif, sensible et intime au milieu.

BIBLIOGRAPHIE

- Amy B., 2008.– « Le voyage à la montagne », in Berthelot L., Corneloup J. (éds.), *Itinérance, du Tour aux détours : figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, Fournel, L'Argentière-la Bessée, pp. 51-60
- Andrieu B., Sirost O., 2014.– « Introduction l'écologie corporelle », in *Sociétés* 2014/3, n°125, pp. 5-10, consulté le 14 octobre 2019, <https://doi.org/10.3917/soc.125.0005>
- Bellefon R. de, 2003.– *Histoire des guides de montagne : Alpes & Pyrénées (1760-1980)*, Cairn, Milan

- Berthelot L., Tornay V., Mignotte A., 2008.- « Comment penser l'itinérance dans une approche durable des territoires ? », in Berthelot L., Corneloup J. (éds.), *Itinérance, du Tour aux détours : figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, Fournel, L'Argentière-la Bessée, pp. 137-154
- Bourdeau P., 1991.- « Territoire et identité : recherches sur la territorialité d'un groupe professionnel : les guides de haute montagne en France », Thèse de Doctorat de Géographie, Université Joseph Fournier, Grenoble
- Bourdeau P., 2006.- « Sports de montagne et société. Matériaux pour continuer à débattre », in Bourdeau P. (ed.), *La Montagne, terrain de jeu et d'enjeux*, Fournel, L'Argentière-la Bessée, pp. 187-198
- Corbin A., 1988.- *Le territoire du vide*, Aubier, Paris
- Corneloup J., 2008.- « L'itinérance, figure contemporaine des pratiques récréatives de nature », in Berthelot L., Corneloup J. (éds.), *Itinérance, du Tour aux détours : figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, Fournel, L'Argentière-la Bessée, pp.7-24
- Cosgrove D., 1999.- *Mappings*, collection Critical Views, Reaktion Books, Londres
- Debarbieux B., 1988.- « Territoires de haute montagne : recherches sur le processus de territorialisation et d'appropriation sociale de l'espace de haute montagne dans les Alpes du Nord », thèse de Doctorat en géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble
- Debarbieux B., 2001.- *Chamonix Mont-Blanc 1860-2000, les coulisses de l'aménagement*, Edimontagne, Servoz
- Debarbieux B., Rudaz G., 2010.- *Les faiseurs de montagne. Imaginaires politiques et territorialité (XVIIIe-XXe siècle)*, CNRS Editions, Paris
- Deluc J. A., Dentand P.G., 1776.- *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, J.E. Dufour & P. Roux, Bâle
- Eco U., 1978. - « Pour une reformulation du concept de signe iconique », in *Communications*, n°29, pp. 141-191
- Equipe MIT, 2002.- *Tourismes 1. Lieux communs*, Belin, Paris
- Engel C.-E., 1939.- *Le mont Blanc, route classiques et voies nouvelles*, Ed. V. Attinger, Neuchâtel
- Falaix L., Corneloup J., 2017.- « Habitabilité et renouveau paradigmatique de l'action territoriale : l'exemple des laboratoires récréatifs. » in *L'Information géographique*, tome 81, n°4, pp.78-102
- Fellows C., 1827.- *A Narrative of an Ascent to the Summit of Mont Blanc*, Thomas Davison, Londres
- Gagnol L., 2013.- « Identifier, rechercher et surveiller par les traces », in *Techniques et culture*, 2013/2, n°61, pp.166-187, consulté le 6 décembre 2019, <https://doi.org/10.4000/tc.7296>
- Gagnol L., Mounet C., Arpin I., 2018.- « De la piste animale aux lignes de désir urbaines. Une approche géoichnologique de la trace. » in *L'Information géographique*, tome 82, n°2, pp.11-38
- Ghersén A., 2016.- *Risque et alpinisme*, collection Hommes et montagnes, Glénat, Grenoble
- Hudson C., Kennedy E.S., 2000.- *Où il y a une volonté, il y a un chemin*, Editions de Belledonne, Grenoble
- Hutchins E., 1995.- *Cognition in the Wild*, M.I.T. Press, Boston
- Ingold T., 2013.- *Une brève histoire des lignes*, Zones sensibles, Bruxelles

Kirschner C., 2017.- « Le projet transmoderne dans les itinérances récréatives. Un processus créatif intégratif de construction identitaire. » Grenoble, Thèse de Doctorat en Géographie, Université Grenoble-Alpes

Morcrette Q., 2016.- « L'espace récit de la carte d'itinéraire : Exemples français et américains », in *Mappemonde*, n°118, consulté le 15 mars 2020, <http://mappemonde.mgm.fr/118as5/>

Mourey J., 2019.- « L'alpinisme à l'épreuve du changement climatique. Évolution géomorphologique des itinéraires, impacts sur la pratique estivale et outils d'aide à la décision dans le massif du Mont Blanc », Thèse de Doctorat de Géographie, Communauté Université Grenoble Alpes

Mummery A. F., 1995.- *Le roi du rocher*, Hoëbeke, Paris

Saussure, H.-B. de, 1796.- *Voyages dans les Alpes*, tome 4, Barde-Manget, Genève

Sherwill M., 1827.- *Ascension du docteur Edmund Clark et du capitaine Markham Sherwill à la première sommité du Mont Blanc, les 25, 26 et 27 août 1825*, imprimerie de Michelin, Melun

Vallot G., 1999.- « Essai sur la notion de voie dans l'histoire, les récits et les topoguides d'alpinisme » in *Dossier de la Revue de Géographie Alpine*, n°20, pp.77-84

NOTES

1. L'intelligence du cheminement en terrain neigeux se retrouve dans l'Arctique où elle a été associée à un savoir vernaculaire de la progression (Collignon, 2000).
2. Mouvement éthique et environnemental apparu en Amérique du Nord, il prône la minimisation des traces du passage humain dans les espaces naturels, afin de ne pas perturber les écosystèmes et de préserver les attentes des pratiquants de loisirs de pleine nature.

RÉSUMÉS

Depuis l'ouverture touristique de la haute montagne glaciaire, la médiation à l'entrée dans ce milieu est la trace du passage à la surface du manteau neigeux. Cette ligne directrice rend compte de la pratique d'une itinérance, en tant qu'engagement dans un cheminement incertain, qui appelle une adaptation aux conditions rencontrées et éprouvées. A travers l'occurrence des traces dans les récits d'ascensions, leur reproduction figurative en tant que tracés sur les gravures et cartes de différentes époques, ainsi que les références à la trace dans le discours de professionnels de la montagne, cette recherche tente de cerner l'intelligence du cheminement à l'œuvre dans l'itinérance récréative en haute montagne, et son articulation avec l'évolution des itinéraires et des conditions d'accès au sommet du mont Blanc.

INDEX

Mots-clés : trace, itinérance, tracé, itinéraire, mont Blanc

AUTEUR

PIERRE DE POTESTAD

Enseignant

ppotestad@gmail.com